LA RÉFÉRENCE

VOLUME 21, NUMÉRO 1

MARS 2004

Bulletin des étudiantes et étudiants de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information

Mot de la rédaction...

par Mélanie Avice

Voici enfin la sortie de votre journal étudiant pour la session d'hiver 2004. Dans cette parution, les textes témoignent de la variété des intérêts au sein de notre communauté. De plus, vous pourrez, grâce à des entrevues, mieux connaître deux des professeurs de l'EBSI.

L'équipe de La Référence vous rappelle qu'une version en ligne du journal est disponible au http://www.ebsi.umontreal.ca/aeeebsi/lareference.html. Des copies imprimées sont également distribuées dans des présentoirs au café Melvil, en face du secrétariat de l'EBSI et dans les pigeonniers des étudiants.

Un gros merci à tous ceux qui ont contribué au contenu de ce journal. Nous vous souhaitons bonne lecture et une fin de session dynamisante!

DANS CE NUMÉRO :

Entrevue avec Clément Arsenault	**3-4**
Aperçu des conférences-midis qui ont eu lieu pendant la session	**5**
De Tunis à Montréal : rencontre avec Aida Chebbi, Bessem Khouaja et Zeïneb Gharbi	**6-9**
Tous les noms	**10**
Ressources françaises en bibliothéconomie dans le web : Hermès, une revue électronique québécoise	**11**
Page Web du Comité d'accueil et d'intégration des étudiants de l'EBSI (CODAC)	**11**
Un appel à la vitalité!	**11**
Entretien avec Marcel Lajeunesse	**12-15**
Bonne nouvelle pour les étudiants du certificat en gestion de l'information numérique	**15**
Le bien et le malt : « savoir » et « boire »	**16-18**
Les messagers de l'espoir	**18**
Agent de changement : un job humain et enrichissant	**19-21**
Profil d'une profession : bibliothécaire de référence	**21-23**
Commentaires d'une bibliothécaire, cuvée 1979	**23**
Sur le fil de presse	**24**

Erratum

Toutes nos excuses à Olivia Marleau, dont le nom n'a pas été mentionné dans la dernière parution du journal pour l'article « Les bibliothèques scolaires : condamnées au néant ? ». Elle a écrit ce texte en collaboration avec Pascale Grenier au moment où les bibliothèques scolaires faisaient la manchette des médias québécois. Nous sommes désolés pour les inconvénients que cela a pu causer.

Politique de rédaction

1- Il est indispensable de respecter la date de tombée. Dans le cas contraire, les articles seront reportés au prochain numéro

2- Modalités de présentation des articles. Les articles devront être envoyés par courriel à l'un des membres de l'équipe de La Référence ou être déposés dans le répertoire C://Bebsi du poste no 31 au laboratoire d'informatique. Si cette option est choisie, les auteurs devront, par courrier électronique, signifier le dépôt de leurs articles à l'un des membres de l'équipe. De plus, les textes devront être rédigés, si possible, en format Word 6.0 pour Windows en évitant toute mise en forme que ce soit (**simple interligne, 11pt, Times New Roman**). Veuillez noter qu'AUCUN article sur PAPIER ne sera accepté de la part des étudiant(e)s et des enseignant(e)s; seuls les dessins le seront.

3- Correction des textes. La rédaction se réserve un droit de regard sur tous les articles présentés au BEBSI. À cet effet, les textes devront être complets, structurés et clairs. L'équipe corrigera l'orthographe d'usage ainsi que la syntaxe. Les articles soumis devront répondre aux standards de qualité de la rédaction, c'est-à-dire des textes non discriminatoires, non-diffamatoires et ayant un langage adéquat. La lecture d'un article soumis ne constitue pas nécessairement une obligation de publication.

4- Rejet d'un texte. En cas de rejet d'un texte, la rédaction fournira par écrit les raisons dudit rejet et donnera deux choix à l'auteur : soit apporter des corrections significatives au texte, soit accepter le rejet. Toute décision concernant un tel rejet devra être prise par une majorité de membres de la rédaction présents lors de la mise en page.

5- Tous les articles devront être signés; dans le cas contraire, ils ne seront pas publiés.

L'équipe de La Référence :

Éric Major
Jacinthe Deschatelets
Catherine Lévesque
Nathalie Sirois
Leïla Saadaoui
Patrick Falardeau
Mélanie Avice

Merci à notre photographe, Benoît Lafleur

Entrevue avec Clément Arsenault

par Jacinthe Deschatelets

Pourquoi avez-vous choisi les sciences de l'information ?

En fait, ce n'était pas vraiment un choix, c'est plutôt un concours de circonstances dans mon cas. Je pense que c'était dans ma personnalité; j'y étais destiné sans le savoir. J'ai étudié en sciences au départ, puis en linguistique chinoise. J'avais envie de faire une maîtrise, mais je ne savais pas dans quel domaine. Lorsque je me suis décidé à m'inscrire, la date d'inscription des programmes de maîtrise à l'Université McGill était passée, sauf pour celui en bibliothéconomie. Je me suis dit qu'il serait toujours temps de changer de programme plus tard si je n'aimais pas ça, alors j'ai tenté le coup.

Quel métier rêviez-vous de faire quand vous étiez jeune?

Je n'étais pas du tout attiré par les bibliothèques quand j'étais plus jeune. Le premier métier que j'ai voulu faire est celui de cordonnier! Mon père m'a dit que c'était la réponse que je lui avais donnée lorsque j'avais 5 ou 6 ans. Je devais avoir une attirance pour les souliers à ce moment-là! Puis, j'ai eu l'ambition d'être pharmacien pendant longtemps, c'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai étudié en chimie.

Quelle était votre matière préférée à l'école secondaire?

Les mathématiques étaient un plaisir pour moi. J'ai d'ailleurs passé un test à l'échelle provinciale pour être classé dans un groupe très avancé à l'école, mais il me manquait un point pour obtenir la note de passage. J'aimais aussi la chimie et la géographie.

Qui est votre idole?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre! Disons plutôt qu'il y a des gens que j'admire. Un étudiant qui réussit bien par exemple! C'est toujours une grande satisfaction pour un prof de voir qu'un étudiant s'implique et a de bonnes notes.

Quelle sera votre prochaine destination voyage?

Croyez-le ou non : j'irai à Winnipeg au mois de juin! Lorsque je me déplace pour des conférences ou des congrès nationaux ou internationaux, j'en profite toujours pour prendre des vacances en même temps. L'année prochaine, je dois aller en Scandinavie. En général, je me déplace au moins deux fois par année, je suis plutôt gâté de ce côté-là...

Avez-vous un porte-bonheur?

Non, je ne suis pas très superstitieux et je ne crois pas beaucoup à ces choses-là. Par contre, je porte un collier avec un disque de jade tous les jours et lorsque je l'oublie, je sens qu'il me manque quelque chose. Je l'ai acheté à une vieille dame en Chine il y a une quinzaine d'années et elle m'a dit que je devais le porter tous les jours pendant 40 ans pour qu'il devienne beau. D'une certaine façon, c'est un porte-bonheur.

Quel aliment refusez-vous catégoriquement de manger?

Je n'aime pas tellement les aliments à saveur de cerise, mais je mange des cerises fraîches en saison par contre. Il m'arrive aussi de prétendre que je suis allergique aux fruits de mer, comme le crabe et le homard, parce que je n'aime pas ça!

Pour quel plat seriez-vous prêt à marcher des kilomètres?

Sûrement quelque chose de chinois! Il y a une soupe en particulier que j'ai mangé une seule fois en Chine parce que je ne l'ai jamais retrouvée ailleurs par la suite. J'ai la recette chez moi, mais c'est tellement compliqué à faire que je ne me suis pas encore lancé dans l'aventure. C'est une soupe au canard avec un bouillon constitué de citrons qui ont été conservés dans le sel pendant plusieurs mois. Il faut plus de trois mois pour la préparer!

Quelle est votre chanson préférée?

J'aime tout ce qui est rythmé et j'adore danser. En fait, j'ai un faible pour le «quétaine»! J'ai trois CD du groupe Del Rubio Triplets chez moi. Maintenant, c'est dommage parce qu'il y a deux des trois sœurs qui sont décédées. J'aime aussi me promener dans la section acid-jazz des magasins de musique.

Entrevue avec Clément Arsenault (suite)

par Jacinthe Deschatelets

Quel dicton ou proverbe vous représente le mieux?

Peut-être qu'il faudrait chercher dans les proverbes de Confucius! Sérieusement, j'ai trouvé une citation d'André Gide qui dit : «Un bon formateur a ce souci constant d'enseigner à se passer de lui». Je trouve que cela s'applique bien au contexte dans lequel les professeurs sont en ce moment. Quand nous enseignons, nous formons des gens, puis nous les voyons partir. C'est un peu triste de voir quitter les étudiants que nous avons côtoyés pendant deux ans et cela nous donne parfois l'impression de toujours recommencer ce que nous faisons.

Quel livre auriez-vous aimé avoir écrit?

Harry Potter, comme ça je serais riche! Il y a aussi celui que je vais devoir écrire... Il manque des monographies en français en sciences de l'information, ce n'est un secret pour personne. Peut-être que ce serait intéressant d'écrire dans ce domaine-là, c'est une préoccupation que j'ai en ce moment.

Dans quel sport excellez-vous le plus?

En réalité, je suis très «poche» dans tous les sports! J'étais très peu sportif quand j'étais jeune et jusqu'à la fin de la vingtaine, je ne faisais aucun sport, surtout pas ceux en équipe qui demandent de la technique. Je fais quand même du vélo et de la course à pied. J'ai même déjà couru le marathon...

«J'ai horreur de perdre mon temps dans l'autobus ou devant la télé, alors je tricote.»

Quel est le plus beau cadeau qu'on vous ait offert?

J'ai reçu un atlas produit par la société National Geographic à l'âge de 16 ans. J'avais déjà beaucoup d'intérêt pour les voyages et la géographie à cet âge et j'aimais me renseigner sur les différentes cultures. D'ailleurs, j'en ai acheté une nouvelle édition récemment.

Une rumeur qui circule à l'EBSI prétend que vous tricotez. Est-ce vrai?

Oui! J'ai appris quand j'étais assez jeune, alors que j'habitais avec ma grand-mère. Je m'ennuyais un peu, parce que je n'avais pas de frère ou de cousin pour me divertir, alors j'ai appris à tricoter. J'avais pas mal de talent! Encore aujourd'hui, j'ai horreur de perdre mon temps dans l'autobus ou devant la télé, alors je tricote. Je fais souvent deux projets en même temps : un avec plusieurs couleurs que je garde chez moi et un autre monochrome qui prend moins de place et qui est plus facile à transporter. J'ai déjà fait un couvre-lit qui m'a demandé 300 heures de travail...

D'où provient votre passion pour la Chine?

On me pose souvent la question! J'ai toujours été intrigué par ce pays, aussi loin que je me souvienne. Je ne sais pas trop d'où cela provient... Il faudrait peut-être me psychanalyser pour savoir pourquoi! J'imagine que c'est la fascination d'un monde mystérieux, différent. À l'école, je faisais déjà tous mes travaux sur ce sujet et quand j'ouvrais un atlas, j'allais automatiquement voir ce pays.

CLÉMENT ARSENAULT VERS L'ÂGE DE 10 ANS

Aperçu des conférences-midis qui ont eu lieu pendant la session

par Karine Richer

Le 25 novembre 2003, nous avons reçu la visite de madame Elizabeth Davenport, professeure à la Napier University, située en Écosse. Le titre de la conférence de madame Davenport était : « The concept of the user in library and information sciences. » La conférence a porté sur le changement dans l'utilisation du terme usager en sciences de l'information. De plus en plus, les concepts fondamentaux en sciences de l'information se redéfinissent et changent en raison de la constante évolution du domaine. Les concepts définis traditionnellement, comme le terme usager, sont trop pointus et ne répondent plus adéquatement au domaine des sciences de l'information. Madame Davenport, ainsi que d'autres professionnels, se penchent sur la question de redéfinition des concepts.

À l'automne 2003, nous avons eu la chance de recevoir monsieur Hubert Fondin à titre de chargé de cours et, à la fin de son séjour, il nous a présenté sa philosophie de la bibliothéconomie et des sciences de l'information. Où se situent les sciences de l'information? Sont-elles une science appliquée ou une science sociale? Est-ce vraiment important de trancher entre le physique et le social lorsque nous parlons des sciences de l'information? Monsieur Fondin nous a peint un portrait comparatif des sciences appliquées par rapport aux sciences sociales. Son exposé fut fort intéressant et a soulevé plusieurs opinions divergentes.

Cet hiver, la première conférence-midi a eu lieu le 11 février. Nous avons reçu monsieur John McDonald, consultant en gestion de l'information. Monsieur McDonald travaille essentiellement auprès des instances gouvernementales et sa présentation a traité du « E-Government ». Depuis quelques années, il y a une prise de conscience du rôle de l'information au sein des organisations. Ceci dit, il est important d'offrir des services gouvernementaux en ligne. Pour ce faire, il doit y avoir une collaboration entre les gouvernements et les organisations parapubliques et privées.

Le 23 février, nous avons accueilli quatre diplômés de l'EBSI qui sont venus nous parler de leur recherche d'emploi une fois leur maîtrise obtenue. Mylène Lavoie, Robin Dumais, Jean-François Rioux et Patrick Beaulieu nous ont donné quelques conseils à suivre lorsque nous aurons à trouver un emploi. Ces conseils sont : utiliser le tableau de l'EBSI où les postes sont affichés, se servir des coordonnatrices de stage et leur laisser une copie de notre curriculum vitae. De plus, il ne faut pas hésiter à inscrire dans notre lettre de présentation la référence d'un collègue ou d'un professeur pour un poste donné, à s'abonner à des listes de discussion (par exemple, la CBPQ ou la SLA) et à utiliser le réseau de contacts créés à l'EBSI, tant avec les professeurs qu'avec les collègues de classe. Il ne faut pas avoir peur de refuser un poste si on ne se sent pas à l'aise de travailler dans une institution en particulier ou si on croit mériter un meilleur emploi. Il est important de foncer et de croire en ses capacités.

De Tunis à Montréal : rencontre avec Aida Chebbi, Bessem Khouaja et Zeïneb Gharbi

par Leïla Saadaoui

Il m'a semblé intéressant de réunir trois étudiants tunisiens venant de la même école, l'Institut supérieur de documentation (ISD) en Tunisie, pour discuter de leurs formations, de leur pays, de leurs expériences et de leurs impressions du Québec. Bon voyage avec Aida, Bessem et Zeineb…

Quelles sont vos études universitaires ?

Aida : Maîtrise en documentation, bibliothéconomie et archivistique (DBA) à l'ISD (promotion 2002). Actuellement étudiante en MSI, option archivistique.

Bessem : Maîtrise en documentation, bibliothéconomie et archivistique (DBA) à l'ISD (promotion 1996), puis un Certificat en archivistique à l'EBSI en 2001. Actuellement étudiant en MSI, option GIE.

Zeïneb : Maîtrise en documentation, bibliothéconomie et archivistique (DBA) à l'ISD (promotion 1998), puis MSI, option GIE à l'EBSI (promotion 2000). Actuellement étudiante au doctorat en sciences de l'information à l'EBSI.

Pourquoi avoir choisi les sciences de l'information ?

Aida : J'ai choisi cette discipline un peu par hasard, après des études secondaires plus scientifiques.

Bessem : Un peu par hasard aussi, car je souhaitais suivre une orientation technique.

Zeïneb : Au début, la raison était la passion pour le métier de documentaliste, après une expérience de stage dans un centre de documentation spécialisé. Maintenant, je m'intéresse plus à la recherche et à l'enseignement. L'aspect « multidisciplinaire » est aussi fort intéressant. La preuve : je travaille sur la lecture…

Parlez-moi un peu de l'Institut Supérieur de Documentation.

L'ISD est un établissement public créé en 1982, il se trouve sur le campus universitaire de la Manouba, à Tunis. L'ISD forme deux types de professionnels des bibliothèques, de la documentation et des archives : des adjoints (bac +2) et des gestionnaires (bac +4). La formation débute par un tronc commun. Puis, après les deux premières années, on a le choix entre deux matières principales parmi quatre : archivistique (gestion des documents administratifs), bibliothéconomie, centre de documentation et d'information pour les jeunes, marketing des bibliothèques.

L'ISD offre trois programmes : Maîtrise en DBA, DESS en archivistique et DESS en bibliothèques universitaires. Les professeurs ont des relations à l'étranger dans des équipes de recherche.

La formation a évolué ces dernières années. Par exemple, il faut maintenant choisir son option dès l'entrée à l'institut. Le nombre d'étudiants a augmenté avec la promesse d'emploi dans ce domaine, il y a ainsi plus de 1000 étudiants actuellement, tous niveaux confondus.

Pourquoi avoir choisi l'EBSI ?

Zeïneb : En étant boursière du ministère de l'Enseignement, j'avais le choix entre poursuivre mes études en France ou ici. L'EBSI est une école francophone, bien située en Amérique du Nord. Elle m'a semblé intéressante par son approche différente du système français que nous suivions à l'ISD.

Aida : Je suis aussi venue à l'EBSI en tant que boursière du ministère de l'Enseignement. En 2002, le ministère n'accordait qu'une bourse pour étudier au Canada. Donc je n'avais pas le choix.

Bessem : Pour parfaire mes connaissances dans le domaine des sciences de l'information et pour acquérir une formation nord-américaine.

Quelles sont les relations entre l'ISD et l'EBSI ?

L'ISD invite des professeurs ou chargés de cours de l'EBSI pour donner des conférences et des cours d'appoint aux étudiants des différents

De Tunis à Montréal : rencontre avec Aida Chebbi, Bessem Khouaja et Zeïneb Gharbi (suite)

par Leïla Saadaoui

programmes. Parmi les personnes invitées, on peut citer : Lucie Carmel, Carol Couture, Gilles Deschatelets, Louise Gagnon-Arguin, Marcel Lajeunesse, Marc Lebel, Yves Marcoux et Dominique Maurel. Plusieurs étudiants et professeurs de l'ISD ont poursuivi leurs études à l'EBSI, par exemple Abid Abdelaziz, Chaker Ghariani, Rabii Bannouri et Safi Mohamed Chehima. Les relations entre l'EBSI et l'ISD sont bonnes (très bonnes, voire excellentes de l'avis de Marcel Lajeunesse).

Quelles sont les différences de formation entre l'ISD et l'EBSI ?

Zeïneb : Tout est différent ! De la structure des cours aux normes de catalogage ! À l'ISD on se base sur les normes françaises (AFNOR) ou internationales (CDU, ISBD). Il n'y a presque aucune référence aux normes et aux pratiques nord-américaines, exception faite de l'archivistique. Le nombre d'heures de cours et de travail étudiant est différent. La maîtrise de l'ISD se fait sur 4 ans, plus stage et mémoire de fin d'études. Cette maîtrise est considérée comme un Bac canadien. On peut parler des stages aussi. Nous devions faire deux stages : un de deux semaines au début des études, et un de deux mois. Certains étudiants peuvent aussi faire un stage en France, pendant 15 jours. J'ai ainsi fait mon stage à la Bibliothèque Nationale de France, à l'ouverture du site Tolbiac en 1997. C'était surtout des visites et l'aventure de se perdre dans le métro de Paris.

Aida : À l'ISD, on avait également des cours de langue, de composition française, de droit administratif, de psychologie des usagers, d'histoire de l'écrit et des livres, de calligraphie. Tous ces cours étaient obligatoires. On peut noter tout de même des points communs, car certains professeurs de l'ISD ont fait leur formation à l'EBSI, ainsi les cours de veille et de Knowledge Management. J'ai aussi fait un stage à Paris, à l'Institut du monde arabe. Une chose à noter : nos absences étaient comptabilisées et sanctionnées au bout d'un certain nombre !

Quelle option avez-vous choisie ? Quels sont vos intérêts dans vos options ?

Aida : J'ai choisi l'option archivistique, par défi.

Bessem : J'ai choisi l'option GIE comme complément à mon certificat en archivistique. Ce choix se justifie par le fait que les documents sur support électronique gagnent du terrain par rapport aux documents sur support papier. J'espère ainsi mieux traiter les documents électroniques et mieux répondre aux nouveaux besoins des organismes pour gérer leurs bases de données, leurs sites Web et leurs documents électroniques.

De Tunis à Montréal : rencontre avec Aida Chebbi, Bessem Khouaja et Zeïneb Gharbi (suite)

par Leïla Saadaoui

Zeïneb : J'ai choisi l'option GIE, car cette option regroupe des aspects auxquels je n'ai pas touchés dans ma formation antérieure. On peut noter que, à part Hager l'année dernière, les sept ou huit étudiants tunisiens venus de l'ISD récemment ont choisi soit archivistique, soit GIE.

Quels sont les moyens du milieu des bibliothèques et de la documentation en Tunisie ?

Zeïneb : Ce n'est pas tout à fait un milieu prioritaire, mais des progrès sont en cours. Par exemple, avec l'ouverture d'une grande médiathèque très "high-tech", à Ariana, dans la banlieue de Tunis. Je pense que d'autres régions suivront sûrement. Il y a aussi un intérêt certain pour la gestion des archives dans les institutions privées.

Bessem : Oui, beaucoup d'efforts sont fournis ces dernières années au niveau de l'infrastructure et de la formation des spécialistes.

Aida : Et la Bibliothèque nationale est également installée dans un nouveau bâtiment.

Avez-vous des expériences de travail en Tunisie ? au Canada ? Quelles sont les différences que vous avez notées ?

Aida : À part mes stages en Tunisie et en France, j'ai surtout une expérience de travail ici, comme auxiliaire d'enseignement.

Bessem : Oui, j'ai travaillé comme gestionnaire des documents et des archives aux Archives nationales de Tunisie. Ici, j'ai eu des contrats d'été à la division de la gestion des documents et des archives de la Ville de Montréal et à la division des archives de l'Université de Montréal. La différence est énorme, car la façon de faire est différente. En Tunisie, pour des raisons culturelles et politiques, on adopte le savoir-faire français pour l'archivage. Nous accordons plus d'importance aux archives historiques comme en France. Depuis quelques années, on s'ouvre à d'autres expériences, à l'expertise canadienne pour la gestion intégrée des documents depuis leur création. Cette façon de faire se répand dans les organismes publics et surtout dans le secteur privé. La question des documents électronique se pose aussi actuellement.

Zeïneb : En Tunisie, j'ai une expérience de trois mois dans une entreprise de courtage d'information, ce qui ne me permet pas d'avoir une idée du milieu. Au Québec, j'ai plusieurs contrats à l'EBSI, comme auxiliaire de recherche et d'enseignement, et chargée de cours, et au niveau gouvernemental, comme formatrice. Par rapport au système tunisien, le grand avantage ici réside dans les opportunités d'emplois offertes aux étudiants.

Qu'est-ce que vous envisagez de faire après l'EBSI ? Retourner en Tunisie ou rester au Canada ?

Aida : J'aimerais avoir une expérience de travail ici, et ensuite retourner en Tunisie.

Bessem : Je souhaite m'installer au Québec et acquérir plus d'expérience dans le domaine de l'archivistique.

Zeïneb : Question existentielle ! Pour le moment j'envisage de rester au Québec. Selon les occasions qui se présentent, ce sera soit l'enseignement, soit un travail dans le secteur privé.

Quelles ont été vos premières impressions du Québec ?

Aida : Je suis arrivée en plein été indien. J'ai été impressionnée par la beauté de la nature. J'ai bien aimé la discipline et l'organisation des Québécois dans leur travail. Ce qui m'a surprise aussi : les imprimantes matricielles, jamais vues en Tunisie.

Bessem : Très bonnes et très favorables.

Zeineb : Le froid ! L'hiver ! Un beau pays où il faut changer notre perception de la distance... La vie culturelle est très intéressante. Il est difficile de s'ennuyer avec le réseau des bibliothèques publiques et les festivals à longueur d'année.

De Tunis à Montréal : rencontre avec Aida Chebbi, Bessem Khouaja et Zeïneb Gharbi (suite)

par Leïla Saadaoui

Quelles sont vos activités en dehors de l'université ?

Aida : Le bénévolat. (étant son amie, je connais les autres activités d'Aida : soirées à l'oratoire St-Joseph, bonhomme de neige au cimetière Notre-Dame, visite régulière du marché Jean-Talon, pique-nique au Lac des castors et au fort Chambly, glissades à Alma...).

Bessem : Surtout le cinéma, et quelques explorations des régions du Québec comme les Laurentides et la Gaspésie.

Zeïneb : Sortir avec mes amis, aller au cinéma, flâner dans une librairie où il y a, au coin, un café...

Qu'est-ce qui vous plaît de la culture québécoise ?

Aida : En fait, j'ai plus de contacts avec des étrangers. Avec les Québécois, c'est plus à nous de faire les premiers pas. Mais si je dois dire ce qui me plaît, quand j'ai le temps, je regarde deux émissions : Fun noir et Caméra café, et en ce moment je lis un livre très fun : Guide de survie des Européens à Montréal d'Hubert Mansion.

Bessem : Ce qui me plaît, c'est surtout l'ouverture d'esprit des gens, la culture qui puise dans d'autres cultures. La nature aussi est très agréable en hiver et en été. Les activités de plein air en été comme le festival de Jazz, les Francophonies et le festival du cinéma du monde.

Zeïneb : J'apprécie les différentes festivités, les temps des fêtes, Pâques, les festivals... La nature dans tous ses états, suivant les saisons, l'été indien, malgré le manque de lumière en hiver. Le cinéma québécois m'intéresse aussi, par exemple le film La grande séduction.

Retrouvez-vous des Tunisiens à Montréal ? Avez-vous des adresses de restaurants ou de commerces tunisiens à nous proposer?

Bessem : Oui, je retrouve des Tunisiens, surtout dans le Quartier Côte-des-Neiges où je découvre une population d'étudiants tunisiens particulièrement active.

Zeïneb : Je connais très peu de Tunisiens ici, j'ai même l'impression de perdre la langue. Voici quelques adresses de restaurants :

L'Étoile de Tunis, 6701 De Chateaubriand (514-276-5518)

Le Méditerranéen, 3857 St-Denis (514-843-9454)

Le Kerkennah, 1021 Fleury E. (514-387-1089)

Aida : Moi, dès la première année, j'ai été entourée de Tunisiens, avec ma colocataire et les autres étudiants tunisiens de l'EBSI. Comme commerce, il y a l'Olivier au marché Jean-Talon. C'est une épicerie-boucherie qui vend aussi de l'artisanat tunisien.

Qu'est-ce qui vous manque le plus de la Tunisie, à part votre famille et vos amis ?

Bessem : Le temps tiède et la lumière, surtout l'hiver, la Méditerranée, la bouffe bio et naturelle, la chaleur et la simplicité des gens, le souk (marché) avec ses odeurs et son ambiance.

Aida : Oui, la chaleur des relations humaines, les bonjours dans la rue.

Zeïneb : La chaleur dans les contacts. Côté climat, la lumière naturelle tout au long de l'année et l'odeur de la mer. Pour les promenades, rien de mieux qu'un petit tour dans la médina !

Voici aussi quelques sites pour aller plus loin :

Tunisie.com :
http://www.tunisie.com/

Cap-Tunisie :
http://www.cap-tunisie.com/

Les Archives nationales de Tunisie :
http://www.archives.nat.tn

La mission universitaire de Tunisie en Amérique du Nord :
http://www.mutan.org

Le gouvernement tunisien :
http://www.ministeres.tn/

Tous les noms

par Éric Major

Dans ce roman à l'écriture dense et à la ponctuation minimale (les mots s'enchaînent dans un flot presque ininterrompu), Saramago donne à voir le parcours étonnant et trouble de monsieur José, quinquagénaire célibataire qui est aussi un employé modèle et timoré du Conservatoire général. Affecté aux registres de l'État civil, il a la charge d'administrer les fiches archivées des citoyens, les morts aussi bien que les vivants. Dans ce monde clos et kafkaïen, monsieur José mène une carrière sans relief à l'ombre d'une structure hautement hiérarchisée à laquelle il se soumet obséquieusement.

Seul passe-temps pour cet homme morne : la collection de coupures de journaux et de renseignements qu'il compile et qui sont reliés à cent personnalités en vue. Ce hobby plutôt innocent prend cependant une tournure illicite lorsque ce dernier décide d'enrichir ses propres fichiers à partir des informations contenues dans les registres civils.

Ces emprunts furtifs l'obligent à opérer des incursions nocturnes dans le dépôt du Conservatoire où il doit utiliser une lampe de poche et s'attacher à un fil d'Ariane de crainte de se perdre dans ce vaste et obscur dédale. Cette démarche, au demeurant illégale, constitue pour monsieur José un passage vers la transgression qui le fait soudainement basculer dans le territoire de la clandestinité et de la subversion (un passage qui est d'ailleurs vécu non sans une certaine euphorie).

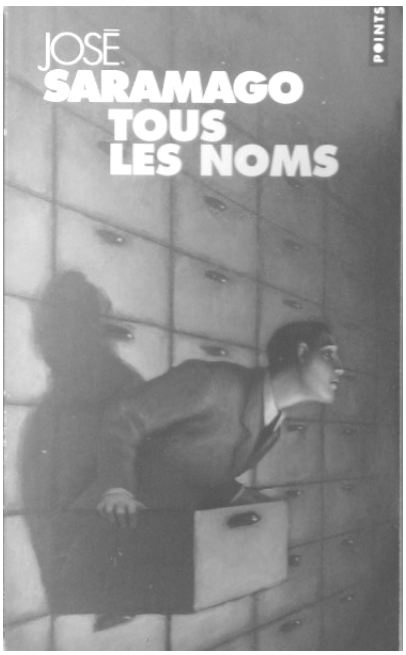
Au cours de l'une de ces intrusions nocturnes, il rapporte involontairement la fiche d'une femme inconnue qui s'est insérée par mégarde parmi les autres fiches subtilisées. Dès lors, sa lubie de collectionneur se transforme en quête quasi obsessionnelle, une quête d'identité où le désir de surmonter le voile de l'anonymat et de voir s'incarner cette inconnue sans visage prend le pas sur toute autre considération.

S'ensuivent quelques péripéties qui le placeront parfois dans de curieuses postures et le conduiront à commettre des actes pour le moins téméraires. C'est ainsi qu'il tombe sur un personnage malicieux et équivoque, pâtre dans un cimetière, dont la principale distraction est de déplacer subrepticement les écriteaux identifiant les morts. Cette profanation devient pour monsieur José le point de rupture où vient se briser sa vision ordonnée et immuable du monde. Mais c'est en fin de compte et paradoxalement cette rupture et ce glissement de la réalité qui offriront à monsieur José l'occasion de s'affranchir de sa condition aliénante et de surmonter ce déni identitaire dont il est la victime inconsciente.

Je m'en voudrais toutefois de révéler davantage la trame de ce roman au climat inquiétant et oppressant, au risque d'en dévoiler les principaux tenants et aboutissants. Chose certaine, on ne trouvera pas, dans ce roman étrange, matière à révolutionner l'image négative qui est parfois accolée (fort injustement, serions-nous tenté d'ajouter !) aux archivistes et autres artisans du milieu documentaire. Mais telle n'était sans doute pas l'intention du romancier portugais...

José Saramago, Tous les noms, Le Seuil, 2001, 271 pages.

Note : José Saramago a remporté le prestigieux prix Nobel de littérature en 1998.



Ressources françaises en bibliothéconomie dans le web : Hermès, une revue électronique québécoise

par Robert Bilodeau

Plusieurs revues électroniques portant sur la bibliothéconomie sont disponibles sur le Web, mais la plupart sont originaires des pays anglo-saxons. Alors, quelle excellente et agréable nouvelle de constater qu'il existe depuis 1998 (eh oui!) sur le Web une revue québécoise, peu connue, proposant des textes en français sur la bibliothéconomie. J'ai nommé Hermès : revue critique. Elle contient des articles originaux et stimulants, propres à alimenter la réflexion sur différents aspects de la bibliothéconomie. «L'objectif de cette revue est de proposer une série de textes critiques portant sur la société de l'information, les communications et la société actuelle.»

(http://pages.globetrotter.net/charro/HERMES1/presenta.htm)

De plus, elle a le rare avantage d'afficher une indépendance totale dans son contenu et son orientation, d'où la présence de textes rafraîchissants et quelquefois provocateurs.

«Hermès est aussi une revue libre. Elle ne dépend pas de publicité, de financement institutionnel ou de dépendance à quelques organismes. Hermès est aussi libre dans son format. Des textes courts ou longs, des comptes-rendus de lecture sans limitation dans le style, des réponses et commentaires sans entrave de format ou de longueur. En fait une souplesse d'édition et un florilège d'idées et de recherches.» (Ibid)

Une revue que je vous invite à explorer et à inscrire dans vos signets... si ce n'est déjà fait!

http://pages.globetrotter.net/charro/index.html

Page Web du Comité d'accueil et d'intégration des étudiants de l'EBSI (CODAC)

Par Aida Chebbi, Mélanie Piecha et Leïla Saadaoui

Le CODAC a maintenant sa page Web consultable à l'adresse suivante : http://www.ebsi.umontreal.ca/aeeebsi/codac/ (ou par navigation à partir de la page d'accueil de l'EBSI : Vie étudiante > Association des étudiantes et des étudiants de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information – AEEEBSI > Brèves des Comités).

Il offre aux futurs étudiants internationaux des rubriques pratiques sur les démarches d'inscription et d'immigration, les bourses, l'arrivée et l'installation à Montréal (le logement, le téléphone, le transport, les finances, l'emploi) et une rubrique culturelle avec notamment la présentation de tous les festivals au courant de l'année et des suggestions de films. N'hésitez pas à venir fouiner, vous pourriez y faire de belles découvertes !

Un appel à la vitalité!

par Catherine Lévesque

Que diriez-vous si notre bibliothèque, la BEBSI, était repeinte avec des couleurs nouvelles et dynamisantes? Si vous êtes en faveur de cette idée, veuillez simplement remplir le coupon disponible au comptoir de la BEBSI et le glisser dans la boîte prévue à cet effet. Que vous soyez étudiant ou membre du personnel, vous pouvez encourager l'idée. Plus nous serons nombreux à appuyer ce projet, plus il y a de chances qu'il se réalise!!!

Ne serait-il pas rafraîchissant d'opter pour la nouveauté?

Remplissez un coupon, au comptoir à l'entrée de la BEBSI, avant le 23 avril 2004.

Entretien avec Marcel Lajeunesse

par Isabelle Jameson

Marcel Lajeunesse est professeur titulaire à l'EBSI. Il enseigne, au présent trimestre, le cours optionnel Aspects internationaux et comparés de l'information et il dispensera, à l'automne 2004, un autre cours optionnel, Histoire du livre et des bibliothèques. Comme les étudiants de maîtrise ne sont pas appelés à le connaître au cours de leur première année de formation, j'ai pensé vous le faire découvrir en vous exposant les résultats d'un entretien qu'il m'a gentiment accordé.

La mémoire de l'EBSI

Marcel Lajeunesse est arrivé à l'EBSI en 1970, période au cours de laquelle de grands changements bouleversèrent l'École (rattachement à la Faculté des lettres, obtention de l'agrément de l'ALA, mise en place du premier programme de maîtrise, nomination d'un nouveau directeur).[1] Il avait alors à son actif un baccalauréat en bibliothéconomie et une maîtrise en histoire culturelle, ainsi que deux années d'expérience dans une bibliothèque de collège ainsi qu'à celle de l'Université de Montréal.

Il est donc arrivé, en 1970, lors du lancement du programme de maîtrise, à titre de chargé d'enseignement. Il enseigna pendant ces années les cours : méthodes de recherche, bibliothèques de collèges, histoire du livre et des bibliothèques, l'édition au Québec et au Canada, bibliothéconomie comparée et internationale, et un séminaire : bibliothèques et communication. Il poursuivit à cette époque des études doctorales sur les instituts culturels et les bibliothèques à Montréal au 19e siècle qu'il termina en 1977. Sa thèse, remaniée, a été publiée en 1982.[2]

Sa carrière se déroula par la suite entre l'enseignement et la recherche à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, et l'administration, à l'École et dans l'Université. En effet, outre des mandats de directeur intérimaire pour les années 1972-1973 et 1982-1983, monsieur Lajeunesse fut le capitaine du navire « ebsien » de 1987 à 1994, époque de mutations importantes (installation de l'École dans ses locaux actuels, création de vrais laboratoires d'informatique et d'archivistique, et surtout embauche de professionnels pour ces labos et pour la supervision des stages, création du bulletin *En direct de l'EBSI*...), avant d'aller naviguer en haute mer en tant que vice-doyen à la Faculté des arts et des sciences de 1994 à 2002 (quatre ans et demie à la planification et quatre ans aux ressources humaines et à l'administration). Depuis cette heureuse date, nous avons la chance de le retrouver en tant que professeur titulaire à l'EBSI.

Ce long parcours fait donc de lui, il l'avouera lui-même, le « doyen » des professeurs de l'École avec ses 34 années de service. C'est pourquoi nous le considérons comme la mémoire de l'EBSI. D'ailleurs, il participa à la formation de certains de nos professeurs actuels, alors que ceux-ci étaient, comme nous, des étudiants errant dans les corridors de l'École, se débattant avec des problèmes de catalogage et d'indexation et pestant contre le cours de Méthodes de recherche.

Ses champs d'intérêt en sciences de l'information

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, monsieur Lajeunesse s'est intéressé particulièrement au développement des bibliothèques publiques dans sa thèse de doctorat, par le biais des bibliothèques paroissiales des Sulpiciens montréalais. Il a publié plusieurs articles et chapitres de livres sur le sujet pour comprendre le développement particulier de ces bibliothèques (paroissiales et publiques) au Québec, causé notamment par les problématiques liées aux questions de la censure et de l'Index. Comme les écoles, les bibliothèques ne pouvaient pas, aux yeux du clergé, être neutres. Celui-ci exerça d'ailleurs un puissant et étroit contrôle sur la diffusion du livre (donc, des idées), empêchant les bibliothèques publiques de naître. Au tournant des années 1960, avec la Révolution tranquille, l'emprise du clergé s'estompa, l'Index disparut et

Entretien avec Marcel Lajeunesse (suite)

par Isabelle Jameson

une vision libérale de la conception du savoir et de la circulation des idées émergea. On pouvait alors créer de véritables bibliothèques publiques.

La liberté et la facilité d'accès obligent, selon monsieur Lajeunesse, le bibliothécaire et le spécialiste en information à avoir une vision internationale du monde de l'information. Cela rejoint une autre de ses préoccupations, soit les « aspects internationaux et comparés en sciences de l'information ». Ses réflexions sur le sujet ont d'ailleurs donné naissance au cours portant cet intitulé, que nous pouvons suivre en option. Les sciences de l'information s'inscrivant dans un circuit mondial de circulation du savoir, monsieur Lajeunesse s'intéresse à l'évolution de la discipline, notamment par l'étude comparée des diverses formations offertes dans le domaine au plan international (il a, d'ailleurs, fait des problèmes de formation dans notre discipline au Québec et dans le monde un de ses champs de recherche et de publication). Il touche également, à l'intérieur de ce cours, aux aspects internationaux et comparés, aux grands problèmes qui transcendent les continents et les organismes qui oeuvrent à l'international, ainsi qu'aux grands projets des dernières décennies, comme la normalisation, le contrôle bibliographique universel, l'accès universel aux publications, etc.

Les particularités québécoises de la pratique et de la formation

Les réflexions de monsieur Lajeunesse sur la bibliothéconomie et les sciences de l'information l'ont amené à dégager les particularités de la situation québécoise. Seul îlot francophone au sein d'une Amérique du nord anglophone, l'EBSI est appelée à former, à l'intérieur d'une école agréée par l'ALA, dans une discipline nettement nord-américaine, des spécialistes de langue française pour des marchés nationaux (québécois et canadiens) et internationaux (prioritairement de la francophonie). L'EBSI adopte une discipline et une pratique novatrices et dynamiques des sciences de l'information, appuyées sur le modèle nord-américain qui prône la diffusion, la démocratisation et l'accès à l'information. Le Québec se démarque ainsi des modèles européen et français, davantage axés sur l'aspect conservation. De plus, notre formation est en lien avec des problématiques actuelles, notamment la gestion et le marketing des services, la formation à la maîtrise de l'information, la gestion stratégique de l'information... Monsieur Lajeunesse m'a d'ailleurs fait remarquer que le service de référence est une spécificité centenaire de la bibliothéconomie nord-américaine, démontrant l'aspect très « service » qui doit être le propre des bibliothèques de ce continent.

Cette conception élargie de la bibliothéconomie et des sciences de l'information amena monsieur Lajeunesse à s'intéresser à l'archivistique et à prôner activement l'ajout de celle-ci à la mission de l'EBSI. En résultèrent la création du certificat en archivistique en 1982, l'ajout d'une spécialisation en archivistique à la maîtrise en 1983 et l'embauche de Carol Couture comme professeur en 1985. Monsieur Lajeunesse et monsieur Couture produisirent pour l'UNESCO une brochure sur l'harmonisation de l'enseignement des sciences de l'information, de la bibliothéconomie et de l'archivistique et ils menèrent ensemble quelques projets de recherche en archivistique. À l'époque, l'archivistique était considérée comme une science auxiliaire de l'histoire. Il nous est donc permis de dire que la liaison de l'archivistique aux sciences et professions de l'information contribua à lui faire acquérir un statut de discipline autonome et à la dynamiser.

Et les bibliothèques au Québec?

Analyste privilégié de l'évolution des différents types de bibliothèques au Québec, attribuable à sa période d'observation de longue durée, monsieur Lajeunesse a accepté de nous faire part de sa vision de leur situation actuelle. En ce qui concerne les bibliothèques publiques, il y discerne un dynamisme certain. En 40 ans,

Entretien avec Marcel Lajeunesse (suite)

par Isabelle Jameson

nous avons fait beaucoup de chemin, mais il en reste beaucoup à faire pour rejoindre l'Ontario et les États-Unis, qui oeuvrent depuis plus d'un siècle. Il est aussi très optimiste concernant les bibliothèques universitaires. Après des décennies de compressions, les universités ont recommencé à investir dans leurs bibliothèques. Elles leur donnent actuellement un nouveau souffle avec la politique de la maîtrise de l'information. Mais, par dessus tout, c'est l'engagement de nombreux jeunes diplômés au cours des dix prochaines années qui devrait modifier le tableau et insuffler un nouveau dynamisme. En ce qui a trait aux bibliothèques de collèges, domaine qu'il a enseigné et auquel il a consacré plusieurs études depuis la création des cégeps en 1968-1969, le constat est beaucoup moins positif. Il a vu ces bibliothèques péricliter après les investissements massifs des années 1970. Ses observations sont encore plus pessimistes concernant les bibliothèques scolaires. On a oublié qu'elles ont été très dynamiques à Montréal, des années quarante à la fin des années soixante, et que plusieurs des leaders de la bibliothéconomie québécoise y ont commencé leur carrière. On a cru, à la fin des années 1980, à un effort soutenu du MEQ : il avait créé une commission d'étude, des investissements devaient venir, l'EBSI avait établi une option sur les bibliothèques scolaires... À son sens, c'est le maillon le plus faible des bibliothèques québécoises. Comment créer un contact avec les livres et la lecture, ce qui devrait être au cœur de l'apprentissage, quand nos écoles possèdent des collections désuètes qui n'ont pas été renouvelées depuis des lustres, ou alors n'en possèdent pas du tout? Selon monsieur Lajeunesse, trois étapes sont nécessaires pour la mise sur pied d'un réseau de bibliothèques scolaires : d'abord, une prise de conscience de leur importance dans la formation; ensuite, une volonté politique réelle de changer les choses; enfin, et on ne peut y échapper, des budgets décents et un personnel compétent.

MARCEL LAJEUNESSE EN COMPAGNIE DU PÈRE DESROCHERS, UN PIONNIER DE LA BIBLIOTHÉCONOMIE QUÉBÉCOISE, EN AOÛT 1972

Le bibliothécaire idéal

Ce n'est pas facile de définir le bibliothécaire idéal. Le bibliothécaire idéal d'aujourd'hui diffère du bibliothécaire idéal d'hier. Selon lui, il doit développer un bel équilibre entre culture et technicité, en étant bien conscient que la technologie est un moyen puissant, mais un moyen quand même. Il doit posséder une solide culture générale, voire une certaine érudition et être très au fait du monde de l'information et du livre. Il ne faut pas oublier que nous faisons partie d'une profession millénaire, dont la mission a été et est d'acquérir, de diffuser et de conserver le patrimoine de l'humanité.

Et la bibliothèque idéale

À la question « quelle bibliothèque à travers le monde préférez-vous, et pourquoi? », monsieur Lajeunesse, qui en a visité plusieurs, répond que pour la richesse de la collection et l'ampleur du lieu, c'est à la Library of Congress qu'il pense. Par contre, pour la splendeur du décor, c'est à la bibliothèque baroque de l'Université de Coimbra, au Portugal. Pour l'histoire du livre, il recommande la bibliothèque Pierpont Morgan de New York, alors que la bibliothèque des livres rares de l'Université de Toronto est ce qu'il y a de plus impressionnant au Canada pour la richesse de sa collection et la beauté du cadre physique. Enfin, pour l'étendue de l'espace qu'elle couvre et le caractère impressionnant des collections rassemblées, la nouvelle Bibliothèque nationale de France battrait des records. Il reste marqué par la visite qu'il fit cette année de cette bibliothèque, de ses tours et de ses sous-sols,

Entretien avec Marcel Lajeunesse (suite)

par Isabelle Jameson

spécialement son sixième sous-sol, qui comprend une caserne d'incendie dans laquelle peuvent circuler des camions de pompier!

À venir

Pour terminer, j'ai demandé à monsieur Lajeunesse de parler de ses projets à venir. Intellectuel occupé, il vient de terminer deux articles : le premier sur la bibliographie québécoise et le second sur les problèmes de législation en matière d'information dans les pays africains d'expression française, pour une revue britannique. Il a également apporté plusieurs contributions au grand projet canadien sur *L'histoire du livre et de l'imprimé au Canada*. Prochainement, il a promis un essai sur l'évolution de la profession de bibliothécaire dans un collectif sur les métiers du livre. S'interrogeant depuis longtemps sur la genèse et l'évolution des bibliothèques au Québec, sur leurs collections et leurs publics, il a beaucoup écrit sur le sujet. Il prépare donc actuellement un volume dans lequel il reprendra certains articles écrits au fil du temps, en les réactualisant. À surveiller dans nos librairies : la parution du livre « Lecture publique et culture au Québec (XIXe-XXe siècles) ».

. Pour en savoir plus sur l'histoire de l'EBSI, nous vous suggérons la lecture d'un article récent de monsieur Lajeunesse, «L'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information (EBSI) de l'Université de Montréal 1961-2003 : quatre décennies de formation des spécialistes de l'information au Québec et au Canada français » paru dans *Documentation et bibliothèques*, vol. 48, no 4 (octobre-décembre 2002), p. 125-135.

2. Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle* (Montréal, Fides. 1982), 280 p.

Bonne nouvelle pour les étudiants du certificat en gestion de l'information numérique

par Manon Guillemette, présidente du Collectif des archivaires

Le Collectif des archivaires a pour mission de s'assurer de représenter les intérêts de ses membres et des étudiants auprès de l'Association des archivistes du Québec (AAQ). Ainsi, le Collectif des archivaires a entrepris, cet automne, des démarches auprès du secrétariat de l'AAQ pour faire reconnaître le statut de membre étudiant aux étudiants inscrits au certificat en gestion de l'information numérique (GIN) à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information (EBSI).

Cette idée prit racine lorsque certains membres du Collectif des archivaires, étudiants au GIN, ont constaté qu'ils ne pouvaient bénéficier du tarif étudiant de l'AAQ puisqu'ils n'étaient pas inscrits à un programme décernant un diplôme en archivistique. Puisque nous pensons que la gestion de l'information numérique est une composante importante de l'archivistique et qu'elle constitue une facette du développement de la profession, le Collectif prit la décision de demander à l'AAQ s'il était possible de réviser les politiques et directives d'adhésion afin de permettre aux étudiants du GIN de profiter du prix préférentiel pour les étudiants. En novembre, nous reçûmes la confirmation de Sylvie Parent (secrétaire administrative de l'association) que dorénavant, l'AAQ accepterait les demandes d'adhésion à titre d'étudiant provenant des étudiants du certificat en gestion de l'information numérique de l'EBSI.

Nous voulons, par cette tribune, partager l'heureuse nouvelle avec l'ensemble de la communauté de l'EBSI et encourager les étudiants du certificat en gestion de l'information numérique à adhérer à notre association professionnelle et ainsi profiter des nombreux avantages offerts aux membres de l'AAQ.

Le bien et le malt : « savoir » et « boire »

par Benoît Lafleur

De l'eau (90 à 95 %), du malt (5 à 8 % - provenant de la fermentation d'une céréale, très souvent de l'orge), du houblon (moins de 1 % - l'épice) et de la levure (moins de 1 % - des bactéries qui transformeront le sucre du moût en alcool et en gaz carbonique). Ensemble, ces quatre ingrédients forment une boisson très prisée, sorte de « pain liquide » communément appelé bière. Son parcours historique est fort respectable. En Iran, on la connaît, selon les archéologues, depuis le VIe millénaire avant J.-C. Elle est couramment fabriquée en Égypte ancienne à partir d'eau et de blé broyé avec du pain d'orge ou de blé, fermenté à chaud et filtré. Puis, pendant tout le Moyen Âge européen, elle est connue à l'origine en tant que cervoise – c'est-à-dire une bière sans houblon, une épice dont l'emploi ne se généralisera qu'au XVe siècle. Pendant l'Ancien Régime, son usage est courant, et ce, particulièrement dans les classes populaires (par exemple, en Nouvelle-France, les paysans concoctent une sorte de bouillon, « eau sucrée qu'on fait fermenter, comparable à la bière d'épinette ou à notre "vin de bibites" »[1], et jusqu'à nos jours, alors qu'elle perdra progressivement, mais jamais totalement, sa connotation péjorative en tant que boisson de la plèbe.)

Il serait inutile et fastidieux de s'attarder à l'anatomie et la fabrication complète du produit, mais soulignons simplement que la détermination des styles de bières repose grosso modo sur l'unique aspect de l'« homogénéité gustative entre les différentes marques »[2]. C'est ainsi que la spécification s'effectue en les regroupant selon des variables communes telles que le pays d'origine, le brasseur d'origine, les ingrédients utilisés, l'inspiration d'origine, une particularité technique, une particularité historique, un événement (saison, festival, etc.), le type de fermentation, etc. Bref, dans notre monde irrationnel et imparfait, il ne faut surtout pas s'étonner que la bière, malgré son apparente simplicité, ne possède aucune classification « parfaite ». Et de ce monde incongru naissent les mythes irréfléchis...

Mythes tenaces et curiosités à propos de la bière

Voici la liste des propos débiles les plus répandus au sujet de la bière et dont il faut absolument éradiquer la portée, en extirpant à la racine les mythes archaïques porteurs de ces discours ingénus. Débutons par une énormité : 1- « La bière, ça fait engraisser » : monstrueuse calomnie! La bière est complète et nourrissante (cinq éléments nutritifs), favorise la circulation sanguine, augmente le taux de bon cholestérol et permet de réduire le stress. Ce n'est que l'abus – comme en toutes choses, braves gens – qui est réellement nocif pour l'organisme. À tous les fanatiques du poids santé, sachez qu'une bière de 330 ml (10 oz) d'environ 5 % d'alcool ne contient en moyenne que 150 calories! Certes, la bière stimule l'appétit, mais le problème majeur repose bien plus sur la qualité et la quantité des aliments que vous consommez AVEC la bière plutôt que l'innocent nectar en soi. Et que dire de cet autre mythe : 2- « Les bières de couleur foncée sont plus fortes, plus « lourdes » (pâteuses en bouche? difficiles à digérer?) et plus nutritives » : triple mensonge! Voici l'implacable synthèse offerte par un spécialiste en guise de réponse : « La couleur contribue à la définition de chaque style, mais ne le détermine pas! Chaque style possède son propre spectre de couleurs, mais plusieurs styles différents partagent une couleur semblable. »[3] Bref, le taux d'alcool et les valeurs nutritives n'ont pas pour dénominateur commun la couleur du liquide et encore moins l'effet de lourdeur, qui n'est probablement que le résultat d'associations cognitives douteuses combinées à l'acceptation profondément naïve d'idées préconçues dès la tendre enfance... une mystérieuse complexité freudienne. Acte final au royaume des insignifiances : 3- « La bière en canette est de moins bonne qualité et les bouteilles brunes sont inutilement affreuses » : ahurissante fausseté! La canette d'aluminium est le contenant par excellence pour la bière (surtout celles houblonnées) puisqu'elle offre une protection optimale contre la lumière – le pourfendeur implacable des vertus du houblon qui tend à se décomposer en laissant ce désagréable goût corrompu de mouffette que l'on reconnaît indubitablement. La bouteille de vitre brune, pas très attrayante, est cependant très efficace.

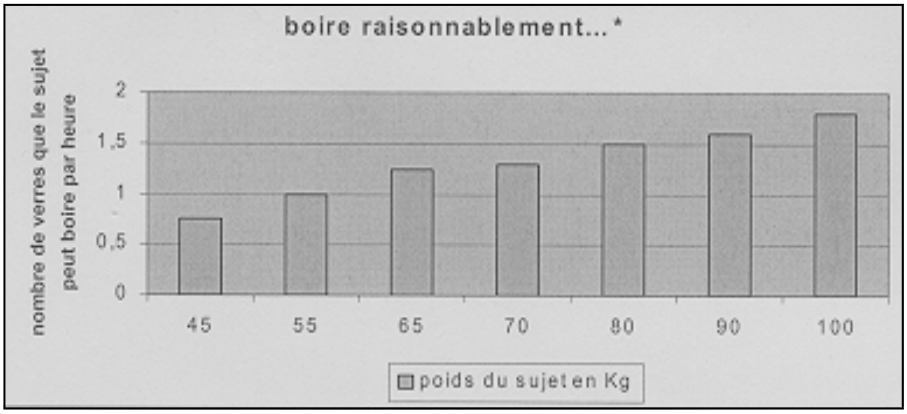
Le bien et le malt : « savoir » et « boire »

par Benoît Lafleur

Passons maintenant aux curiosités qui ont au moins le mérite d'être véridiques. Comme le fait étonnant que les femmes goûtent plus que les hommes. Désolé messieurs de vous apprendre que notre testostérone se joue de notre palais, car elle élève le seuil de la perception, ce qui revient à dire que nous percevons moins bien les subtilités gustatives. Aussi, allant tout à fait à l'encontre du code d'éthique mondain et des mœurs « civilisées » de notre génération hédoniste et bourgeoise, il semblerait que « le meilleur temps pour déguster une bière est trois heures après le réveil »[4]. Et vlan! En pleine poire les noctambules! Même si cette méthode optimale de dégustation au réveil est « socialement incorrecte », sachez que le repos de notre corps et de l'esprit, combiné à une bouche dépourvue de matières grasses (le gras tue les saveurs de la bière), pourraient humblement en expliquer la cause.

Alcool et société : « savoir boire »

Passons de la bière à l'alcool en général afin d'inculquer l'idée que le « savoir boire » peut être bénéfique à plusieurs égards et que la finalité des rencontres sociales de tous genres (ex. : les « 5 à 7 » organisés par un comité socio-culturel d'un département X d'une institution universitaire quelconque…) reste fondamentalement liée au plaisir de vouloir partager avec ses semblables. Même l'ivresse qui y est associée ne doit pas être considérée comme un tabou : « Aucun peuple, semble-t-il, aucune civilisation n'ignorent l'ivresse : des drogues psychotropes jouent ça et là le même rôle que le vin, la bière ou l'alcool dans notre monde. D'une terre à l'autre, les ivresses diffèrent. Toutefois, il existe un besoin de s'enivrer de temps en temps. Notre convivialité peut difficilement se passer de boissons fortes : l'alcool, et c'est banal de le redire, constitue un rite social. »[5] En contrepartie, la recherche raisonnable d'une douce euphorie ne doit pas être confondue avec l'idée de l'ivresse, son excessive corollaire. Pour ceux et celles qui n'ont jamais pu trouver empiriquement leur propre seuil de saturation, ils peuvent se rabattre sur les statistiques du tableau suivant qui suggère un rapport idéal entre le poids d'une personne et la quantité d'alcool à ingérer en une heure. (Un verre égal à 375 ml de bière ou 125 ml de vin ou 75 ml d'apéritif ou 40 ml d'alcool fort à 40 %) :



Ce rapport idéal, c'est l'effet de bien-être recherché qui s'exprime statistiquement. Ainsi, ce n'est qu'à un taux d'alcool d'environ 0,05 % dans le sang que « l'on se sent euphorique, sociable et gai. »[6] Dépassez ce seuil, dépassez votre quota de verres d'alcool à l'heure et vous vous enfoncerez lentement mais inéluctablement dans les abîmes de la déchéance humaine… Trêve de plaisanteries, ce n'est pas une « solide cuite » qui fera de vous un éternel « pochard », mais la fréquente succession de celle-ci qui vous conduira dans cet indésirable cercle vicieux. Le mot d'ordre reste la modération et surtout pas l'abstinence – de grâce, nobles étudiants! – ne tombez pas dans un sectarisme puritain de bas étage qui vous empoisonnerait l'existence déjà si complexe, en vous truffant l'esprit de faux mythes entourant l'alcool et ses plaisirs. Écoutez plutôt ces jolis mots de Molière qui sauront, je l'espère, vous mettre en accord avec la teneur des propos exposés dans ce modeste article :

Le bien et le malt : « savoir » et « boire » (suite)

par Benoît Lafleur

« Buvons, chers amis, buvons:
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
[…] Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux. »[7]

---

1. Trudel, Marcel. «Histoire de la Nouvelle-France – t.IV», Montréal, Fides, 1997, p. 83
2. D'Eer, Mario. «La bière». Saint-Laurent et Chambly, Trécarré/BièreMAG, 1998, p. 198
3. Ibid, p. 206
4. Ibid, p. 170
5. Rudder, Orlando de. *Bréviaire de la gueule de bois*, Paris, Librio, 1993, p. 80)
6. Ibid, p. 21)
7. Le Bourgeois gentilhomme, acte IV, scène II – cité par Lapaque et Leroy, p. 31.

Bibliographie

D'Eer, Mario. «La bière». Saint-Laurent et Chambly, Trécarré/BièreMAG, 1998.
D'Eer, Mario. «Atlas mondial de la bière». Outremont, Trécarré, 2003.
Flandrin, Jean-Louis et Massimo Montanari, dir. «Histoire de l'alimentation». Paris, Fayard, 1996.
Jackson, Michael. *Ultimate Beer.*London, Dorling Kindersley Limited, 1998.
Lapaque, Sébastien et Jérôme Leroy. «Éloge de l'ivresse : d'Anacréon à Guy Debord.», Paris, Librio, 2000.
*Rudder, Orlando de. *Bréviaire de la gueule de bois*, Paris, Librio, 1993. [le tableau «boire raisonnablement» tire ses données de Volger et Bartz cités dans Denis Coon, *Introduction à la psychologie*, adaptation de Robert Ducharme, Éditions Beauchemin, Chomedey-Laval (Québec), 1991 et cité par Rudder, p. 21-22.]
Trudel, Marcel. «Histoire de la Nouvelle-France – t.IV», Montréal, Fides, 1997.

Les messagers de l'espoir

Par Mathieu Kovacs

Tous corps pénétrés sur son passage
Rien ne l'arrête
Terrifiante à jamais, meurtrière de l'avenir
L'armée implacable, miraculeuse et vulnérable

Chaque être humain qui vive
Sur le qui-vive
Tremble d'espoir
Sourit d'angoisse

L'enfance combattante à son insu
Souhaite résoudre un mystère
Pourquoi trahir ? Tuer ? Réconcilier ?

La religion contre le fanatisme
Un ami contre un sursis
L'exil contre la paix
La soumission contre soi-même

Rien ne l'arrête
L'armée indomptable

Qui fouille l'âme d'un peuple
À l'affût d'une étincelle
Qui bombarde les rêves
À la recherche de soi
Qui tue l'amour et ses fils
D'un coup de dés
Qui blesse l'éternité du regard
Avec euphorie déroutante

Qui conservera la bravoure ?
Qui aura le courage de mourir pour l'autre
Quand rien ne l'arrête
L'armée dégoûtante, victorieuse ?

Agent de changement : un job humain et enrichissant

par Stéphanie Bilodeau

Au-delà du travail, au-delà de la profession et d'une carrière, il y a le bénévolat, l'implication sociale et notre devoir en tant que citoyen humain d'aider son prochain et de contribuer à offrir un meilleur sort à notre planète. Je crois que la clé de la réussite d'une société meilleure réside en la qualité des enfants; en leur croissance et en leur développement. C'est dans la charte des droits de l'enfance. D'ailleurs, ils méritent les outils et les ressources pour leur assurer un plein épanouissement.

Sur Internet, j'ai donc tapé les trois thèmes qui me tiennent beaucoup à coeur: enfant, bénévolat et voyage. Je suis tombée sur les stages de QSF (Québec Sans Frontières) et j'ai découvert ce projet d'implantation d'un centre de documentation pour lequel j'ai eu un véritable coup de cœur. Ceci, jusqu'à maintenant, a changé ma vie! Je vis un véritable éveil, je prends conscience de ma planète et de la souffrance qu'elle vit.

Le projet «Tambien Tenomos Librios»

L'idée de ce projet fait suite à une réflexion de CEIBA et de ses partenaires, le CASIRA (Centre amitié solidarité internationale de la région de l'amiante) et le club Rotary de Guatemala Ciudad sur les causes de l'échec de la socialisation des jeunes de la rue. En effet, les jeunes analphabètes sont soit au chômage, soit confinés à des emplois souvent précaires et sans lendemain. Ce sont ces raisons qui ont conduit les responsables de CEIBA et ses partenaires à vouloir agir pour solutionner, à la source même, le problème de ce groupe-cible.

En bénéficiant de cours d'alphabétisation et d'une formation professionnelle adéquate, les jeunes augmentent leur chance de se trouver un emploi digne et stable pour participer positivement à la vie socio-économique de leur communauté, car les produits fabriqués par les étudiants pendant leur apprentissage (boulangerie, menuiserie, couture, etc.), seront vendus. Les profits serviront à diminuer leur dépendance à l'aide extérieure et ainsi pouvoir assurer la pérennité financière de leur projet.

Les objectifs généraux et spécifiques du projet

Avec des jeunes du quartier El Limon, à Guatemala Ciudad, notre équipe de travail devra procéder à l'aménagement physique d'un centre de documentation, c'est-à-dire dresser l'inventaire, faire le classement des volumes en circulation dans les différents petits centres de la ville, et construire des tables de consultation et des tablettes pour le rangement de ces volumes. Ce centre de documentation fait partie de l'une des quatorze salles qui seront aménagées par CEIBA et les travailleurs de CASIRA dans le cadre du projet avec l'ACDI (Agence Canadienne de Développement International).

Ce stage est d'une durée de 70 jours. Une semaine d'adaptation est prévue. Ce nouveau milieu de vie où les coutumes, l'alimentation et la langue sont très différentes, nécessite une période d'adaptation pour permettre aux participants de se rebâtir rapidement un nouvel environnement.

La première étape de cette rénovation, qui se déroulera sous la supervision des spécialistes de CEIBA, consistera à fabriquer de tables qui serviront pour la consultation des volumes et de quatre chariots de rangement temporaire des livres, Des tablettes qui deviendront les rayonnages de la bibliothèque seront aussi confectionnés. Lorsque ces tables et ces tablettes auront été fabriquées, notre équipe et nos collègues guatémaltèques procéderont à leur installation dans le nouveau local. La deuxième étape du projet sera consacrée au rapatriement, à l'inventaire, à la réparation, si nécessaire, et à une première catégorisation de tous les livres qui servent actuellement à la formation et à l'alphabétisation des jeunes de la rue, mais qui sont dispersés dans les différents locaux de CEIBA. La troisième

Agent de changement : un job humain et enrichissant (suite)

par Stéphanie Bilodeau

étape du projet consiste à faire la mise en place, avec les professeurs qui donnent la formation en informatique, du système de répertoire informatisé des volumes. Cette étape consistera à identifier, à l'aide d'un code barre ainsi que d'une étiquette, les volumes. Il faudra ensuite inscrire sur des fiches informatiques les données usuelles pour pouvoir traiter adéquatement tous les volumes du centre. Cette étape demandera plusieurs semaines, car un petit résumé de chaque volume devra être disponible pour les personnes qui consulteront ces fiches. La quatrième étape sera consacrée à l'identification des rayonnages et au classement définitif des volumes sur les tablettes.

Horaire d'activités est également planifié avec la collaboration du CASIRA pour permettre à notre groupe de mieux connaître la culture et les coutumes du Guatémala. Une visite des sites culturels de Tikal et Chichicastenango est prévue. Des rencontres avec des organisations qui se préoccupent de la question indigène et des droits humains, ainsi qu'une participation à un concert de marimba figurent aussi au programme.

Le Guatemala

Le pays reste marqué par les trente-six années de guerre civile (1960-1996). En imposant l'oppression et la violence, l'armée s'est acharné sur le peuple de descendance maya, ce qui a conduit à l'assassinat de 100 000 à 200 000 Guatémaltèques. Pendant ces années de répression, les droits de l'homme ont été bafoués et les pires atrocités ont été commises par les militaires au pouvoir. Situé au cœur même du monde maya, le Guatemala est un pays magnifique et mystique. Les indigènes des montagnes pratiquent leur culture ancestrale avec leurs tissus colorés et leurs cérémonies animistes.

Principales beneficiarios

Coopération internationale

Une cinquantaine de projets sont créés par autant d'organismes oeuvrant pour la solidarité universelle et sont subventionnés par Québec Sans Frontières. Environ 400 jeunes partiront en 2004 pour des pays en voie de développement. Chaque année, le gouvernement de notre pays envoie donc ses jeunes à la découverte du monde, les formant à l'entraide et en les conscientisant sur les enjeux mondiaux actuels.

Notre préparation nous familiarise avec le pays d'accueil, sa culture et ses coutumes. On nous offrira des repas dans des familles guatémaltèques quotidiennement. Il existe peu de moyens aussi bons de connaître un peuple, vous en conviendrez.

L'organisme pour lequel je m'implique, l'AMIE, a mis sur pied deux projets pour 2004, dont l'un se déroulera en République dominicaine. Une fin de semaine par mois, nous sommes une vingtaine de coopérant à recevoir une formation et à échanger en ateliers. Lors de notre dernière rencontre, notre mandat est clair: nous sommes maintenant des AGENTS DE CHANGEMENT. Ça m'a fait chaud au cœur. J'accepte la mission fièrement, je me sens vivante, étant une grande participante à la vie, à la collectivité humaine de notre planète. Comme ma collègue Josée dit souvent : « c'est intense! »

Campagne de financement

Je dois faire une campagne de financement de 1500$ pour participer aux frais de l'expédition. À cette fin, je recueille des dons. Je donne des reçus pour fins d'impôt et les noms de mes

Agent de changement : un job humain et enrichissant (suite)

par Stéphanie Bilodeau

commanditaires seront mentionnés lors d'un article que je publierai à mon retour.

Nous faisons aussi une collecte commune. Il s'agit de faire un grand ménage de printemps. Nous serons donc huit à exécuter des corvées demandées par le gagnant pendant toute une journée : il peut s'agir d'entretenir les fenêtres, les armoires, le garage, le terrain, peindre la clôture, etc. Le billet se vend 10$ et le ménage se fera pendant la fin de semaine du 24 avril. Vous pouvez me rejoindre au (514) 923-1937 ou par courriel : stephanie.bilodeau@umontreal.ca. Je vends également du café, 5$ pour 170 grammes, qui provient du Guatemala, de commerce équitable, évidemment!

Profil d'une profession : bibliothécaire de référence

par Catherine Lévesque

Interview réalisée le 1er mars 2004 auprès de la bibliothécaire responsable de la référence à la bibliothèque municipale de l'arrondissement Saint-Lambert (ville de Longueuil)

Quels sont les outils de référence imprimés que vous utilisez le plus souvent?
Dans le documentaire, ce sont surtout les encyclopédies Universalis et Britannica. Si je m'adresse à des étudiants, je commence toujours par les livres de référence pour leur faire sauver du temps. Je préfère leur proposer un article de deux ou trois pages plutôt que quelques livres avec des centaines de pages.

Pour les demandes de références ponctuelles de faits, de dates et de statistiques, j'utilise les États du monde, des livres de référence en géographie et en histoire. De temps, en temps, j'utilise des documents de lois comme le Code civil. J'utilise souvent, aussi, les encyclopédies médicales.

Quels sont les outils de référence électroniques que vous utilisez le plus souvent?
Si je ne trouve pas dans les sources imprimées ou si je me doute que ce ne sera plus à jour, je vais sur Internet comme, par exemple, pour un document publié par un ministère. Pour un prix littéraire, je vais aussi aller voir sur Internet parce que ce n'est pas imprimé encore. Je fais environ une recherche sur trois sur Internet.

Souvent, l'usager ne se rend même pas compte que je vais sur Internet. Par exemple, je vais dans « Google » pour en savoir plus sur la recherche avant de me lancer dans le catalogue. Je vais aussi sur le site de l'Office de la langue française (granddictionnaire.com) pour vérifier l'orthographe des termes avec lesquels je me sens moins à l'aise.

Je me sers aussi des bases de données d'articles de journaux: Actualité Québec (articles de langue française plein texte), Biblio branché. Si quelqu'un cherche un article précis, avec le titre et la date, je vais le trouver moi-même. Si quelqu'un fait une recherche par sujet et qu'il connaît déjà l'informatique, je vais l'installer sur un poste et je le forme en cinq minutes.

J'utilise beaucoup Repère mais il y a peu d'articles plein texte. J'utilise Internet pour compléter la collection plutôt que d'y aller tout de suite, à moins que je sache que c'est uniquement sur Internet que je peux trouver l'information, par exemple, pour le rapport annuel d'une compagnie.

Quelles sont les questions ou types de questions de référence qui vous sont posées le plus souvent?
Le plus souvent, ce sont des questions qui proviennent des gens aux postes informatiques. Ici, il y a douze postes et les questions prennent environ 95% de mon temps. Ce ne sont pas des questions difficiles. Par exemple, ce sont des questions au sujet d'un mot de passe,d'une disquette, des caractères gras,

Profil d'une profession : bibliothécaire de référence (suite)

par Catherine Lévesque

d'une mauvaise adresse Internet, etc. Dans une journée, je peux répondre à cinq questions de référence et trente-cinq questions d'informatique.

Les autres questions concernent la localisation, la référence et le photocopieur. Concernant les types de questions à la référence, ce sont surtout des questions de recherche pour des travaux d'étudiants. Ce sont, par exemple, des questions d'histoire, des questions sur les différents pays, sur la science. Autrement, ce sont des questions ponctuelles pour trouver une date, une statistique. Il y a aussi beaucoup de questions médicales venant de gens qui ont une maladie ou qui connaissent quelqu'un qui a une maladie. Ils veulent en savoir davantage.

Quel est le type de clientèle qui vous questionne le plus souvent? (Numérotez en ordre):
les adolescents : 1 (ex æquo avec les jeunes adultes)
les jeunes adultes : 1
les adultes mûrs (40 à 60 ans): 2
les personnes âgées : 3

Comment décrivez-vous les différentes attitudes des gens lorsqu'ils vous posent des questions de référence? (Quelques exemples)
En général, les gens sont mal à l'aise. Ils ont peur de déranger. Même si j'ai toujours du boulot à faire, pendant que je suis à la référence, j'essaie d'avoir l'air détachée de mon travail et de me rendre la plus disponible possible aux gens. Même si je les regarde en souriant, ils ont peur de me déranger. C'est comme ça en général. Quand ils viennent, ils me demandent s'ils peuvent me déranger et s'excusent de le faire. Alors, je leur dis que c'est mon travail et que je suis là pour les aider.

Quand on fait l'entrevue de référence, certaines personnes ne comprennent pas pourquoi on fait ça et ça les insulte un peu. Ils sont sur la défensive. Maintenant, je ne pose pas trop de questions si c'est par rapport à un deuil ou à des questions médicales. Je me suis aperçue, avec la pratique, que c'était des questions trop délicates. Je leur montre tout simplement les sections de livres où ils peuvent trouver ce qu'ils cherchent.
Certaines personnes me demandent seulement où se trouve une section et s'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent, ils ne reviennent pas nécessairement me voir. Il y a aussi des gens qui sont bêtes comme dans tout service à la clientèle, et ça, c'est comme partout ailleurs.
Il y a très peu de gens qui utilisent vraiment le service de la référence, mais quand ils voient à quel point on est efficaces (les bibliothécaires), ils se considèrent très privilégiés et ils reviennent souvent par la suite. Ils sont très reconnaissants, surtout si ça fait longtemps qu'ils cherchent.

Combien d'heures par jour passez-vous à faire de la référence?
Quatre à cinq heures.

Par semaine?
23 heures.

Par rapport à l'ensemble de votre tâche, quel pourcentage est-ce que cela représente?
60% de mon temps environ.

En dehors de la référence, quelles sont les autres tâches qui occupent votre temps?
La gestion des horaires, la supervision des activités, du personnel, de la circulation et de l'aide aux lecteurs. Dans mon équipe, il y a trois bibliothécaires que je supervise en plus des gens qui travaillent au comptoir, ce qui fait environ quinze personnes. Concernant les activités, c'est moi qui les organise, qui les gère, qui les coordonne. Par exemple, je m'occupe des ateliers d'écriture, des rencontres d'auteurs, des activités jeunesse (heure du conte, création de bande dessinée), des fêtes du livre, des conférences. Je participe au développement des collections en m'occupant des collections spécialisées comme les guides voyages, les livres sur l'informatique, les livres de référence, les romans en location et les CD-Rom. Avant, je m'occupais aussi des livres jeunesse. Je gère la référence, le laboratoire

Profil d'une profession : bibliothécaire de référence (suite)

par Catherine Lévesque

d'informatique et les gens de mon équipe. Je gère aussi les problèmes avec les usagers. Je suis aussi responsable de la bâtisse.

Faites-vous de la formation?
Oui.

Sous quelle forme?
Je montre plein de choses au fur et à mesure, par exemple, la classification Dewey. Il n'y a pas de formation à l'utilisation d'Internet. Déjà, cet aspect me demande beaucoup de temps. Les gens doivent être autonomes et on est là pour les dépanner. De toutes façons, il y a une multitude de formations qui se donnent dans la ville.

Autrement, je montre aux gens à chercher dans les index. Je n'ouvre jamais les documents de référence sans expliquer comment ça fonctionne, puis on cherche ensemble.

Quels sont les besoins de votre clientèle concernant la formation?
La clientèle aurait besoin de petites séances de formation pour apprendre à chercher dans le catalogue. Ce serait très pertinent. Je pense que le service de référence est au cœur de l'étage, ici dans la bibliothèque, mais il y a plein de gens qui passent devant sans savoir ce que c'est. Ils vont chercher par eux-mêmes et parfois c'est très long alors qu'on pourrait leur trouver ce qu'ils cherchent en quelques minutes seulement.

Aussi, dans la population en général, je trouve que le métier de bibliothécaire est méconnu. Cette année, j'ai décidé de prendre de mon temps pour écrire des articles et aller parler à la radio communautaire. J'y vais, d'abord, pour annoncer les activités qu'il va y avoir à la bibliothèque, et je vais également en profiter pour parler du métier.

Que pourriez-vous suggérer comme conseils à une future bibliothécaire de référence pour se préparer le mieux possible à ce travail ainsi qu'à celui de la formation et de l'assistance à l'ordinateur?
Je trouve que la référence, on aime ou on n'aime pas. Il faut aimer le service à la clientèle. Il faut aimer et vouloir aider. Il faut être extraverti. Quand on fait de la référence, c'est comme si on jouait un rôle. Il faut mettre sa gêne de côté. Il faut aller vers les gens, ne pas les laisser chercher; être très serviable.

C'est important de se tenir à jour. Aussi, il faut trouver des façons pour que les bibliothécaires travaillent en équipe afin de ne pas réinventer la roue. J'ai démarré un projet qui s'appelle « Pistes de références » et ça fonctionne par courriel. Quand on trouve de l'information significative, on envoie un message aux autres bibliothécaires qui font de la référence. Ça ne coûte rien de faire ça. De cette façon, on n'a pas besoin de repartir à zéro pour faire une recherche semblable à ce qui a déjà été fait. Ça permet de mieux gérer le temps et de trouver rapidement ce que cherche l'usager.

C'est important d'être créatif, de trouver des idées pour offrir un meilleur service. Comme on n'a pas beaucoup d'argent, j'essaie de trouver des façons de faire qui ne coûtent rien mais qui font toute la différence.

Commentaires d'une bibliothécaire, cuvée 1979

par Lisa Tanguay

Les sciences de l'information sont un domaine en évolution constante. Comment acquérir certaines formations pointues telles : connaissance d'un logiciel ou d'une nouvelle technique? Je rêve à d'autres alternatives telles le mentorat ou à un programme de bourses adapté pour les travailleurs.

Il me semble que des façons différentes d'apprentissage pourraient rejoindre une catégorie de travailleurs. Je pense aux diplômé (es) des anciens programmes de formation à l'EBSI.

Vous pouvez réagir à ce propos.

lisa.tanguay@umontreal.ca
Finissante Certificat GIN

Sur le fil de presse

par Éric Major

Voici un petit aperçu des articles qui ont été publiés au sujet des sciences de l'information depuis janvier 2004 :

« Formation et perfectionnement : les professeurs doivent utiliser la technologie – Le réseau est en place dans la plupart des institutions; il reste à en tirer le maximum », Les Affaires, samedi 3 janvier 2004, p. 22

« Bibliothéconomie : un domaine en pleine effervescence – Cinq millions de documents distribués dans 17 bibliothèques ! », Le Devoir, samedi 10 janvier 2004, p. G22.

« Vente aux enchères de la collection – Les documents de la Rébellion de 1837-38 ne quitteront pas le Québec », Le Devoir, 28 janvier 2004, p. C-7.

« The Uncertain Fate of Scholarly Artifacts in a Digital Age – Obsolete systems threaten scholarship, even as technology promises a new research era », The Chronicle of Higher Education, 30 janvier 2004, Volume 50, n° 21, p. A-25.

« Intellectual Property: Digital-Copyright Law Is Ripe for Revision », The Chronicle of Higher Education, 30 janvier 2004, Volume 50, n° 21, p. B-14.

« Digital Archiving: Ensuring Storage Space and Access », The Chronicle of Higher Education, 30 janvier 2004, Volume 50, n° 21, p. A-25.

« Technologie: Au pays du numérique, comme des poissons dans l'eau – Les «Digital Kids» sont en train d'inventer un monde à des lieues de celui de leurs parents », Le Devoir, lundi 2 février 2004.

« Le rapport Fraser. « Nous sommes en train de perdre notre patrimoine » – Plusieurs trésors culturels sont menacés de destruction », La Presse, 11 février 2004, p. A-5.

« Le Québec boude le Wi-Fi », La Presse, 11 février 2004, s. Actuel – p. 1.

« Une banque d'archives numérisée », Le Devoir, 13 février 2004, p. D-2.

« Technologies de l'information : Montréal s'en sort bien – L'éclatement de la bulle techno a fait mal à la métropole québécoise, mais moins qu'à Toronto et à Ottawa », Les Affaires, 14 février, p. 22.

« L'Unesco a désigné la ville de Montréal comme capitale du livre en 2005 », La Presse canadienne, 17 février 2004.

« Les Archives nationales du Québec présentent l'exposition Les archives d'hier et de demain au Centre d'archives de Québec », Communiqué du gouvernement du Québec, 25 février 2004.

« The Next-Generation Classroom », The Chronicle of Higher Education, 27 février 2004, Volume 50, n° 25, p. A-26.

« Une recherche visant à optimiser la communication avec les ordinateurs – Le CRSH alloue 2,5 millions de dollars pour un projet mené par une chercheure de l'UQAM », Communiqué (CNW) du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 2mars 2004.

« Québec coupe dans ses biblios **–** Cinq des 40 centres de documentation gouvernementaux visés », Le Soleil, 3 mars 2004, p. A-9.
« Les Archives nationales du Québec vivent maigrement », La Presse, 6 mars 2004, p. A-11.

« Technologie : Pas de démocratie virtuelle sans participation des citoyens », Le Devoir, 8 mars 2004, p. B-7.